

Sans doute, la Restauration eût fait mieux de ne pas se rappeler l'histoire de ce lieu solennel, et celle de nos emportements. Elle eût mieux fait de ne pas vouloir des satisfactions de marbre et d'airain. Elle avait tort de se heurter à ces souvenirs, de toucher à nos plaies, de remuer nos crimes qui s'élevaient entre elle et nous!

Mais j'ai toujours admiré que l'opposition, quand elle réclamait contre cette pensée, le fit, disait-elle, dans l'intérêt des fêtes populaires qui pouvaient en être gênées.... Des fêtes! que nos orateurs et nos publicistes eussent le courage de vouloir ici des fêtes, de craindre pour les joies du peuple l'aspect d'une commémoration de deuil et de regret, je ne puis le comprendre. Avec ou sans marbre funèbre, il est des souvenirs qui pèsent éternellement sur la mémoire des nations, que le temps n'altère pas, que l'immoral oubli ne peut atteindre. Il y a du vrai dans tous ces miracles que le peuple rapporte de marques de sang restées éternellement attachées au pavé où le fer trancha de grandes vies. Il est des victimes dont le sang ne s'efface jamais.

Les Romains appelèrent *voie sacrée*, la rue où l'affreuse Tullie poussa son char sacrilège sur le cadavre de Servius, immolé comme Louis sous les murs de son palais.

*Ipsæ, sub Æsquiliis, ubi erat sua regia, cæsus,  
Concidit durâ sanguinolentus humo.*

Après plus de deux mille ans ce nom et ce souvenir imposants vivent encore. Quoiqu'il n'y ait point de statues pour parler aux passants du parricide antique, l'habitant de Rome et le voyageur disent toujours : C'est ici. Une sorte d'horreur religieuse a consacré, durant le cours de vingt-trois siècles, la dalle où tomba le roi législateur! Et pourtant une seule main l'avait frappé, et il tomba seul. Ce n'est point seul que Louis trouva ici les horreurs d'un assassinat juridique. Il n'est pas une famille française qui n'ait participé à ce tribut de sang. Toutes les illustrations de son temps lui ont fait cortège. C'est au milieu d'une cour, au milieu d'un peuple de victimes, qu'il s'est avancé, comme un roi qui mène au combat ses sujets, vers l'échafaud insatiable. La nation toute entière, par la patience dont elle fit preuve, sembla complice de ses meurtriers. Il put demander à Dieu que son sang ne retomât point sur la France, et il le demanda en vain. Ah! ayons aussi notre voie sacrée. Craignons d'affaiblir par nos jeux et nos transports populaires l'utile majesté de tant de souvenirs solennels. Craignons d'insulter à tant de mânes amoncelés. Un peuple libre qui danserait sur de tels sépulcres, serait capable d'en creuser de nouveaux.

Je sais que toutes les puissances qui ont régné



sur la France de nos quarante années sont venues déployer sur ce vaste et mouvant théâtre leurs pompes éclatantes, les trophées, les allégresses du temps. Mais je sais aussi que c'étaient des allégresses, des triomphes, des grandeurs, qui devaient vivre un jour. A quoi ont servi ces fausses joies du peuple aux gouvernements qui les ont invoquées? Le bonnet rouge, l'aigle impériale, le drapeau blanc lui-même ont rallié ici tour à tour l'ivresse populaire. Ici, l'art des Ruggieri a été prodigué pour honorer toutes nos commotions civiles, et elles portaient des fruits aussi durables que ces bouquets et ces girandoles de lumières sitôt effacées. Ici, nous avons célébré toutes les victoires de la grande armée, et, en définitive, à quoi ont-elles abouti? Ici nos pères ont entendu la voix de Robespierre proclamant l'Être suprême à la tête de la Convention; et l'Être suprême n'a pas duré. Au fait, la Convention déposait contre lui. Ici, la république nous convia à toutes ses parades grecques et romaines; et la république nous fait horreur! Ici, le même peuple qui avait vu tomber tant de têtes illustres et sacrées, se pressa pour applaudir le dauphin de France, reparaissant heureux et fier à la tête des phalanges françaises qui avaient couru de la Bidassoa dans Cadix pour renverser la révolution espagnole, l'émule timo-

rée de la nôtre. C'était la première fois qu'un Bourbon passait sur cet emplacement de funeste mémoire. Le roi, les princes, la fille de Louis XVI, s'étaient toujours détournés jusqu'alors, par les quais voisins, pour ne pas mettre la roue de leur voiture où avait passé la charrette impie. A dater de cette entrée triomphale, leur scrupule fut levé; apparemment ils pensèrent que la victoire lavait tout, que la puissance qui donne l'avenir couvrait le passé. Et l'avenir s'est évanoui; le passé seul est resté.

Il me souvient que, bien jeune, je ne comprenais déjà point des fêtes sur ce sol extraordinaire qui semble trembler toujours. Aujourd'hui encore, je suis près quelquefois de m'étonner qu'il n'y ait point une sorte de superstition publique qui attache l'idée de la fatalité à toutes les joies dont cette place est le théâtre. Elle avait vu les pompes du mariage de l'auguste Antoinette. Qui ne se rappelle ce qu'elles furent, quelles scènes d'épouvante et de mort les désolèrent, ici même, à l'entrée de la rue Royale, comme des avertissements et des présages? Certes, jamais présages ne furent si effroyablement véridiques. Ce n'était pas assez que le jeune et royal couple dût revenir bientôt à ce même lieu, pour y achever son rapide pèlerinage à travers toutes les grandeurs et toutes les infortunes de la terre. La couche royale n'a



point laissé d'héritiers. L'orphelin du Temple est mort de sa captivité, de son deuil, de ses souffrances, de son étoile qui l'avait fait naître pour le trône de France. Sa sœur, l'Antigone des temps modernes, a vécu, parce qu'il y avait un malheur plus grand que celui de mourir à quinze ans dans les fers : c'était de vivre, de vivre pour amasser les misères sur les misères, pour voir sans cesse se relever et choir le trône, pour retomber toujours, comme par un poids fatal, sur la dure couche de l'exil.

Cette place a vu d'autres fêtes et un autre hyménée, dont nous nous souvenons tous. Celui-là fut brillant ; nul augure sinistre ne l'attrista. Qui oubliera ces miracles de la magnificence impériale, ce luxe de lumières, de fanfares, d'or, de rois, ces armes resplendissantes, cette ivresse populaire, tout ce mouvement, toute cette attente de la France qui voyait se fixer enfin ses destinées flottantes, et s'éloigner pour jamais, par cette résurrection de la monarchie absolue et nobiliaire de Louis XIV, le monstre de l'anarchie, désormais l'épouvantail universel des esprits ? De quel œil elle contemplait le cortège superbe, tous ces princes, les chefs de dix nations, tous ces guerriers, les vainqueurs du monde, enfin la nièce de Marie-Antoinette, la jeune impératrice et son époux fortuné, le

géant, le demi-dieu, l'*Empereur* ! Le soleil obéissant éclairait la scène de tous ses feux. Que de gloire rayonnait autour de ce char d'hyménée ! Quels destins semblaient y devoir éclore ! La Victoire prodigue avait multiplié les titres de la légitimité impériale, et cependant Napoléon, non content de ses cinquante batailles rangées, donnait à sa race un autre appui, celui des souvenirs, une autre majesté, celle des siècles. Une fille des Césars était assise à ses côtés, et par là il nous semblait tout-à-fait roi. Les âmes émues admiraient cette alliance de tout ce qui est prédestiné à régner sur les hommes. Comment l'avenir n'eût-il pas semblé conquis à ce fils de la fortune qui avait conquis jusqu'au passé ?

En effet, rappelez-vous ce jour où le canon, tonnant sur nos cités, annonça que l'Empire avait un héritier. Quel retentissement ces bruits solennels eurent d'un bout de la France à l'autre ! Le royaliste pensa que Dieu avait apparemment prononcé sur la race capétienne, et qu'une quatrième dynastie était, sans retour, établie sur la France. Les républicains... j'oublie qu'il n'y en avait plus. Ils étaient comtes et ducs. L'illustre enfant naquit en ayant au front une couronne. Il fut donné pour roi à la seconde ville de l'Empire : la seconde ville de l'Empire, c'était Rome !.... Et, à l'heure où j'écris, il meurt comme



l'orphelin du Temple. Il meurt aussi de sa fortune, de son exil au milieu de grandeurs étrangères, de sa prison impériale, de ce supplice d'une existence fausse et déshéritée; jeune arbrisseau qui a grandi, étouffé, captif, obligé de se replier sur lui-même, et qui dépérit, s'épuise, meurt faute d'air pour s'élever vers le ciel, et ombrager la terre d'un front immense. Toute la grandeur de Napoléon n'a servi au colosse qu'à tomber deux fois du trône au lieu d'une: en 1814, devant les victoires de l'Europe unie; en 1815, devant une motion de M. de Lafayette. Le drame de cette grande vie s'achève à Schœnbrunn. Son fils s'éteint dans ce palais d'où furent datés les bulletins de ses batailles. Car où serait-il mort, sans que ce fût sur un des théâtres de toute cette gloire qui a rempli le monde? Ainsi finit une magnifique et douloureuse épopée. Ces troncs immenses ne laissent pas après eux de rejetons. Pauvre jeune homme, que le monde berça à vos premiers jours, et qui tombez, à vingt ans, oppressé sous le poids du monde conjuré! votre mort révèle les tourments ignorés de votre âme, cette captivité intérieure plus dure que l'autre, cette impatience d'un joug vainement brillanté, ce sentiment d'un destin détruit, ce rayon de gloire égaré sur votre front et dans votre cœur, flammé terrible qui éclaire

ou dévore, qui féconde ou qui tue. Dans cette cour amie, mais étrangère, vous regrettiez, sans le dire, un trône, une patrie, une histoire. Mais là même, la France ne vous a pas manqué tout entière. C'était le soleil d'Austerlitz qui brillait sur vous.

De ces ruines de dynasties et d'hommes, revenons à nos ruines de pierre et de marbre, à ce champ de bataille de nos dissensions civiles, à cette arène de nos emportements et de nos illusions, à ces monuments incomplets ou dévastés, dont on peut dire comme le poète :

*Cœptæ haud assurgunt turres . . . . .*

*. . . . . Pendent opera interrupta, minæque  
Murorum ingentes, æquataque machina cælo.*

On s'attend bien que je ne demanderai pas à la Révolution victorieuse de faire ce que je reconnais comme une faute de la Restauration. Je sais trop bien que je ne serais pas entendu. Et cependant, c'eût été à la France indépendante un acte pieux et sage de remplir ce piédestal vacant, d'imiter l'usage de toutes les nations qui consacrent par des monuments saints les lieux néfastes, d'éveiller ainsi nos méditations pour éclairer nos voies, comme on allume un phare sur l'écueil marqué par d'éclatants naufrages. Napoléon l'eût fait. L'Angleterre de 1688 l'a fait. Elle continua de



s'incliner devant la statue de Charles I<sup>er</sup>, et elle a été grande dans l'estime des nations. La révolution de 1830, qui s'est accomplie au nom des lois, avait une manière sûre de marquer son divorce avec son effroyable sœur aînée. C'était d'exécuter la loi rendue, de prendre à cette fin la truelle et le ciseau. Elle eût appris ainsi aux jeunes générations qui fermentent au milieu de nous, que quarante ans de leçons terribles n'avaient point passé vainement sur nos têtes, que nous savions enfin combien les vindictes, le sang, le crime, la démagogie sont loin de mener les peuples à la liberté. Probablement, au 5 juin dernier, les étourdis de tout âge et les insensés de tout rang, qui rêvaient de démocratie et de république, n'eussent pas fixé le rendez-vous de leur armée, sous on ne sait quel prétexte d'émeute funèbre, au pied de ce marbre fait pour les avertir des crimes qui attendent, malgré eux-mêmes, les téméraires qui, pour assouvir leurs passions ou leurs théories, ne craignent pas de violenter les mœurs, les penchants, les volontés d'un peuple. Ou, s'ils n'eussent pas reculé devant le péril d'entraînements horribles, ils se fussent arrêtés du moins devant la certitude d'un prochain châtement. Ce témoignage de la sagesse, de la conscience, de la fermeté publiques aurait imposé à leur funeste courage. Le canon du

cloître Saint-Méry n'aurait pas eu besoin de gronder dans nos murs. C'est enhardir à oser toutes les folies et tous les attentats, que de ne pas oser tous les désaveux et toutes les réparations.

Mais, quoi qu'on fasse, au nom de Dieu, qu'on déblaye du moins tous ces décombres, qu'on débarrasse la plus belle des places publiques de toutes les misères qui la rapetissent, l'obstruent, la contristent. Qu'on l'achève, s'il nous est donné d'achever quelque chose, si des flammes ne doivent pas sortir de cette terre orageuse comme de Jérusalem condamnée, quand les empereurs tentaient de relever le temple de Salomon. Que Paris n'étaie plus aux regards de l'étranger tous ces témoignages de notre instabilité et de nos discordes. Le prince qui termina le Palais-Royal dans ses loisirs de citoyen, devra mettre à honneur de terminer nos monuments dans ses loisirs de roi, s'il est des loisirs de roi dans le temps où nous sommes. Je voudrais que ces fossés inutiles, qui semblent accuser l'impuissance du génie national à remplir l'espace autrement qu'en faisant des vides de plus, fussent comblés enfin. Je voudrais que les douze grands hommes de la monarchie antique, qui étouffent sur l'étroit parapet du pont Louis XVI, descendissent des piédestaux gigantesques et périlleux, d'où un coup de vent ou de peuple peut les abîmer à tout moment dans



le fleuve. Nous n'avons pas assez de ces richesses de l'art pour les exposer, non plus que pour les amonceler ainsi. On ne peut les voir en face de nulle part, et, de côté, toutes se confondent. De loin, soit qu'on monte ou qu'on descende le cours des quais, la perspective les groupe à l'œil deux par deux, comme ces jumeaux d'Asie, si malheureusement attachés l'un à l'autre. Si on va au pont, du pied de la Magdeleine, le palais de nos législateurs modernes est écrasé par ces géants d'autrefois, de manière à faire croire à une épigramme du statuaire. De partout enfin, c'est la plus fautive des conceptions, et la plus stérile.

Je voudrais qu'on les distribuât, sauf à compléter toutes ces gloires par d'autres gloires, autour de la place immense. Leurs proportions colossales iraient au grandiose du lieu et de ses accessoires magnifiques. Il y aurait plaisir à voir notre histoire ainsi rassemblée et vivante. Ce serait comme un sénat de tous les grands hommes des siècles précédents, et le passé de la patrie serait ainsi vengé noblement de tant d'effroyables injures reçues là ! Peut-être pourrait-on les élever au faite d'un double portique, circulaire en sens inverse de la colonnade imposante de Regent-Street, ou carré pour s'harmonier aux garde-meubles ; construction élégante qui régne-

rait au pied des Champs-Élysées d'un côté, de l'autre le long des terrasses exhausées du Pont-Tournant, et affranchirait la traversée, des sévices de l'été, comme des tempêtes de l'hiver.

Peut-être aussi, puisque je suis en train de construire, peut-être, malgré mon respect pour la sainteté des legs inoffensifs du passé, transporterais-je ici, en signe de réconciliation et de paix, la statue du grand et bon roi de qui tous les Bourbons s'enorgueillissent de descendre. Henri IV présiderait à l'assemblée des l'Hôpital, des Suger, des Turenne, des Condé, des Suffren, par la même pensée qui l'a donné à la Légion-d'Honneur pour modèle et pour symbole ; et suivant un projet impérial, j'établirais sur le terre-plein du Pont-Neuf, où une statue équestre tourne le dos à tout Paris, tandis qu'un obélisque couronnerait d'une façon magnifique ce promontoire de la cité, l'aiguille voyageuse de Luxor.

Que ces vues fussent ou non adoptées, je renverserais sur l'ombre de Louis XV les planches dressées au rond-point des Champs-Élysées dans le but de lui restituer à toute force ou au moins de lui promettre une statue, sauf à élever celle du sage cardinal de Fleury dans mon pyramide historique, sur la place voisine.

J'acheverais l'arc de triomphe de l'Étoile en le consacrant à nos illustrations nouvelles comme



la place le serait à nos anciennes renommées; et les départements aimeraient mieux, je pense, y voir régner, au lieu des images allégoriques de leurs chefs-lieux, les images réelles des plus grands de leurs citoyens. Je placerais là tout ce qui nous a consolés des crimes du dedans et ce qui les compense aux yeux de l'Europe comme à ceux de l'histoire. Du milieu de l'arène de ces crimes, nos regards pourraient s'attacher quelque part avec orgueil. Enfin, je rendrais à Dieu l'église de la Magdeleine, parce que rétrograder pour rétrograder, mieux vaut, ce me semble, s'arrêter au christianisme, que remonter jusqu'à la mythologie. Je croirais avoir élevé à la gloire un temple plus solide dans le cœur des Français, en honorant à-la-fois toutes les hautes croyances et tous les souvenirs illustres de la patrie.

Alors l'œil et la pensée jouiraient de toutes ces pompes et de tous ces spectacles. Aux quatre termes de la carrière ouverte devant les regards, apparaîtraient les sanctuaires de tout ce qu'il y a de grand et de tutélaire parmi les hommes. Ici la religion; en face, la loi et son trône, la tribune. D'un côté, la royauté; de l'autre, la victoire; partout ce qui élève, ce qui rassure, ce qui console! Alors, il serait manifeste que les enseignements de nos tristes annales n'ont pas été stériles pour la France, qu'elle a appris par ses

longs malheurs la nécessité de donner aux institutions libres le secours des puissances morales, et qu'elle considère, comme les premières de toutes, le respect de Dieu, du temps et de ses œuvres. Les nobles ombres de ces milliers de Français, amoncelés sur l'autel de la Terreur, sentiraient que leur sacrifice sanglant ne fut pas perdu pour leur postérité, et elles rentreraient consolées dans leur cercueil. Les amers souvenirs, les émotions douloureuses s'affaibliraient à-la-fois. Le monde croirait à la grandeur inébranlable d'un peuple qui aurait empreint tant de raison et de majesté dans ses ouvrages. La France aurait foi elle-même dans ses destinées et dans sa liberté. Le passé, le présent, si noblement compris, feraient croire enfin à l'avenir. — Pour en être plus sûr, j'ajouterais encore çà et là quelques changements.... Par exemple, dans l'intérieur de la chambre des députés.

N.-A. DE SALVANDY.

